

Résumé

Mots-clés : autochtonie – banlieue – classes sociales – altérité – art

L'autochtonie, condition d'une ouverture à l'altérité sociale ?

Ethnographie des formes actuelles de l'autochtonie en banlieue rouge

À partir d'un terrain ethnographique au long cours mené dans la banlieue parisienne héritière d'une gestion communiste (2009-2014), l'article interroge la place actuelle qu'occupe le fait d'être « d'ici » pour donner forme à la société locale et à ses normes. Il souligne la pertinence de l'usage de la notion d'autochtonie pour en saisir les modalités de structuration dans les années 2010, malgré les importantes recompositions sociales, ethno-raciales et politiques qui l'affectent. L'autochtonie est une des formes que peut prendre l'appartenance locale. Elle est un mode spécifique d'articulation entre une identité personnelle, une position sociale et un groupe local, et s'actualise à travers des modalités spécifiques – entretenues de manière tant individuelle que collective. La première partie de l'article met au jour les quatre normes actuelles de l'autochtonie en banlieue rouge : le « patriotisme de clocher », l'implication locale, des formes concrètes de sociabilité basées sur la convivialité et l'espace public, le fait de graviter autour du pouvoir local. La seconde partie étudie comment s'articulent autochtonie et altérité sociale dans l'espace local. L'analyse montre que les normes de l'autochtonie permettent la constitution d'un groupe à base locale réunissant à la fois des classes moyennes et des classes populaires : l'autochtonie est un des rares ressorts sociaux permettant d'introduire un certain jeu dans les rapports ordinaires de classe. Néanmoins, l'article souligne que l'évolution de la place locale de l'autochtonie – donc son pouvoir structurant – diffère selon les terrains observés, selon la place accordée par les élus.

Abstract

Keywords: indigenusness – suburbs – social classe – otherness – art

Autochthony as a way to welcome social alterity?

Ethnography of the contemporaneous forms of autochthony in the 'red suburb'

Relying on a long-lasting ethnographic fieldwork (2009-2014) in the Parisian suburb marked by a communist administration, this article questions the contemporary role occupied by the local belonging to shape the local society and its norms. It underlines the relevance of the use of the notion of autochthony to understand the modalities of its structuration, until the 2010s, characterized by important social, racial, and political changes in this urban space. The autochthony is a specific articulation between a personal identity, a position in the social space, and a local society. Its effect relies on individual and collective commitments. The first part analyzes this commitment, putting the four local norms that shape the society under scrutiny. The second part analyzes how autochthony and social alterity are articulated in this urban space. It shows that these norms enable the constitution of a local society that is composed by people from the middle class and from the lower class. The autochthony is one of – if not the only – source of social mixing that questions the class domination at this local scale. Nevertheless, this article shows that its role and effect depend on the place granted by the local politicians.

Pauline Clech est docteure en sociologie et post-doctorante au *Centro de Estudios de Conflicto y de Cohesión social* (Santiago, Chili). Sa thèse porte sur une analyse conjointe des politiques culturelles et du changement social en *banlieue rouge* depuis les années 1960. Elle mène actuellement une recherche ethnographique sur la stratification sociale et raciale au Chili.

L'autochtonie, condition d'une ouverture à l'altérité sociale ? Ethnographie des formes actuelles de l'autochtonie en banlieue rouge¹

Pauline Clech,
COES

« - Et c'était basé sur quoi l'accointance, le fait que vous parliez la même langue quoi ?

- C'est un peu dur à dire mais... je dirais qu'on est dans le 93, qu'il y a **une façon de regarder le monde qui est particulière** quoi. Parce que **même dans les hautes sphères, quand t'es affilié au 93, t'es affilié au 93** quoi. Donc y a un moment donné où deux personnes du 93 se rencontrent sur cette identité-là ».

(E-ko, homme né en 1974, artiste issu de la scène rap. Il a grandi dans une cité HLM de Bobigny au sein d'une famille monoparentale antillaise des petites classes moyennes, entretien réalisé en 2012.)

Les enquêtes ethnographiques portant sur les communes dirigées par un personnel politique issu des classes populaires ont contribué à asseoir la pertinence de l'usage de la notion de capital d'autochtonie dans le champ scientifique (Retière, 2003 ; Renahy, 2010a ; Bruneau et Renahy, 2012). Ces recherches ont montré qu'être « du coin » est un ressort essentiel de l'identité, de la position sociale atteinte et de la structuration sociale locale. Ce capital repose à la fois sur un fort sentiment d'appartenance locale (non transférable à un autre espace) et sur l'appartenance à des réseaux d'interconnaissance et d'interdépendance localisés, au sein desquels se nouent les notoriétés et les réputations locales. Cet ancrage local, indissociablement individuel et collectif, permet à certains membres du groupe d'accumuler des

¹- Je remercie Raphaël Coliaux pour ses précieux commentaires.

ressources symboliques (prestige) et pratiques (sentiment de compétence statutaire) ayant une efficacité sociale locale. La possession de ce « capital du petit peuple intégré » (Retière, 2003 : 139) permet en effet à des individus issus des classes populaires de connaître des petites mobilités sociales – via un accès facilité au marché de l'emploi local (Renahy, 2010b) ou à des positions électives (Retière, 2003 ; Bruneau et Renahy, 2010).

Les ethnographies portant sur les « mondes ruraux » et les « villes rouges »² ont constitué des terrains pionniers dans l'analyse de l'effet du capital d'autochtonie sur les trajectoires biographiques – analyse ensuite étendue à d'autres groupes sociaux dont l'ancrage local sert à asseoir une position sociale dominante (Tissot, 2010 ; Wagner, 2010).

La plupart des recherches ethnographiques approfondissent ce concept à partir de son incidence biographique sur les trajectoires individuelles (mobilité sociale ascendante, maintien d'une position supérieure). Dans le cadre de cet article, j'explorerai une dimension moins discutée dans la littérature récente : l'autochtonie comme mode de structuration de la société locale. Le capital d'autochtonie est indissociable du groupe à base locale qui lui attribue de la valeur, plus exactement qui a localement suffisamment de pouvoir pour garantir son efficacité sociale (éventuellement au détriment d'autres types de capitaux comme le capital culturel). L'efficacité de l'autochtonie repose donc sur l'existence d'une élite locale tirant sa légitimité du fait d'être « d'ici » – que Jean-Noël Retière nomme endocratie. Le sentiment d'appartenance locale forge à la fois une identité personnelle et un groupe concret, à base locale, avec ses propres logiques d'honneur, ses normes, ses rituels permettant au groupe de se donner à voir dans l'espace local et, ainsi, de perpétuer son existence. L'endocratie est un groupe conscient de soi, capable de fixer ses limites, c'est-à-dire de définir le même et l'autre.

Je propose ici de revenir sur un terrain historiquement marqué par le « communisme municipal » (Bellanger, 2013) – la *banlieue rouge* parisienne – et d'analyser la place de l'autochtonie comme mode de structuration de la société locale au cours de la période la plus contemporaine (années 2010). Cet espace est caractérisé par d'importantes recompositions sociales (embourgeoisement, gentrification, paupérisation)³, ethno-raciales et politiques avec un effondrement de l'encadrement militant de la population (Braconnier et Dormagen, 2007). Dès lors, on peut se demander qui, aujourd'hui, est reconnu localement comme étant « d'ici » et qui sont « les autres ». Dans quelle mesure la notion d'autochtonie est-elle pertinente pour rendre compte de cette dichotomie ? Observe-t-on une rétractation de l'endocratie autour d'un groupe socialisé depuis l'enfance au sein de la culture communiste,

² Il s'agit principalement des travaux de Jean-Noël Retière (2003) qui a conceptualisé cette notion à partir de son terrain de Lanester en Bretagne pour en faire une catégorie scientifique opératoire. On peut aussi penser à la recherche d'Annie Fourcaut portant sur le Bobigny des années 1920 : même si elle n'utilise pas cette notion, elle montre que le sentiment d'appartenance locale constitue un ressort essentiel du fonctionnement de la société communiste locale (Fourcaut, 1986).

³ Pour les deux premières dimensions, je me permets de renvoyer à ma thèse (Clech, 2015), pour la seconde aux travaux d'Anaïs Collet (2015) et pour une analyse conjointe des deux secondes, à la thèse de Mathilde Costil (2016).

vieillissant et se reproduisant ? Ou bien observe-t-on son renouvellement avec l'intégration d'individus qui n'ont pas eu cette socialisation et dont la parentèle n'est pas initialement « d'ici » ? Si le capital d'autochtonie comme « capital du petit peuple intégré » a largement été dévalué au cours du temps en *banlieue rouge*, à l'origine aujourd'hui de mobilités sociales limitées et réversibles (Clech, 2016), je montrerai qu'il demeure un mode central (et fragile) de structuration de la société locale.

Après un retour sur la méthodologie ethnographique, j'étudierai comment s'articulent autochtonie et altérité sociale dans l'espace local. Je montrerai que l'autochtonie repose sur quatre normes largement héritières d'un encadrement communiste de la population. Elles alimentent tant l'identité personnelle que les frontières du groupe à base locale. Néanmoins, je soulignerai que son évolution – donc son pouvoir structurant – diffère selon les terrains observés. Pour saisir ces divergences, je reviendrai sur la place que lui accordent les édiles locaux. Enfin, j'analyserai comment les normes de l'autochtonie permettent la constitution d'un groupe à base locale réunissant à la fois des classes moyennes et des classes populaires. L'autochtonie est un des rares ressorts sociaux permettant d'introduire un certain jeu dans les rapports ordinaires de classe.

Ethnographie des mondes de l'art en *banlieue rouge*, quand l'étude de l'autochtonie s'impose

L'analyse de la place actuelle de l'autochtonie en *banlieue rouge*, comme ressort essentiel tant de l'identité personnelle que de la structuration de la société locale, a émergé de manière inductive au cours de mon enquête de terrain doctorale (2009-2014). Le sujet de la thèse portait conjointement sur l'analyse de la configuration artistique et du changement social en *banlieue rouge* depuis les années 1960.

L'entrée par la configuration artistique a constitué une entrée particulièrement pertinente pour étudier la place actuelle de l'autochtonie dans cet espace – ce qui n'est pas le cas de tous les objets d'étude. Lors de précédentes enquêtes de terrain – portant sur la ségrégation, puis la gentrification à Saint-Denis, j'étais passée à côté de la fierté d'être « d'ici », du statut que cela délivre et du groupe à base locale que cela constitue. J'étais passée à côté car je ne disposais pas des catégories adéquates pour voir et penser autrement que comme des bizarreries individuelles l'expression de cette autochtonie. L'extrait d'entretien qui amorce la partie suivante, réalisé en 2010, un an après le début du terrain, donne à voir cette incompréhension relative : je relance l'enquêté à partir de ses propres mots, mais sans parvenir à entrer dans la logique de son discours – sans comprendre pourquoi il est si fier de sa ville et pourquoi il semble pouvoir s'attribuer personnellement une partie des mérites qu'il met en avant. La découverte de l'autochtonie – dont la première manifestation en a été le « patriotisme de clocher » – a de fait constitué un des premiers étonnements importants du terrain. Je rencontrais beaucoup d'enquêtés « chauvins » (terme

récurrent en entretien) m'expliquant qu'ici, c'est mieux qu'ailleurs. Ici, on croule sous les raisons d'être fier et ces fiertés rejaillissent sur l'identité personnelle de celui qui peut s'en revendiquer comme digne héritier.

La présence ethnographique au long cours a permis de dépasser l'exotisme que cela revêtait au début pour l'ethnographe. Je me suis progressivement acculturée à ces normes, aux modalités de son expression, ainsi qu'aux codes de conduite locaux, jusqu'à parvenir à en maîtriser la logique et l'usage.

En effet, avec cet objet empirique, je ne pouvais plus ne pas me rendre compte de la récurrence de ce type d'expression et, ainsi, progressivement, changer mes catégories de recherche pour rendre compte des catégories indigènes observées (Baszanger et Dodier, 1997). Il s'est avéré que la notion permettant le mieux d'en rendre compte est celle d'autochtonie, telle qu'elle a notamment été conceptualisée par Jean-Noël Retière (2003) et Nicolas Renahy (2010a).

Pour une partie des enquêtés impliqués dans la configuration artistique locale étudiée, l'art prend en charge certaines dimensions de la vie locale auparavant gérées par l'encadrement communiste de la population qui était basé autant sur l'appartenance partisane que l'appartenance locale. Malgré l'effondrement du lien partisan à partir des années 1980, l'héritage de l'encadrement communiste de la population locale n'a pas disparu, via l'entretien de certaines formes relevant de l'autochtonie. Ainsi en est-il du « patriotisme de clocher » et d'une sociabilité locale basée sur la convivialité et l'espace public détaillés dans la suite.

Le matériau empirique sur lequel se fonde cet article est issu, d'une part, des entretiens biographiques réalisés auprès de 51 enquêtés installés dans l'espace local et s'impliquant dans l'entretien actuel ou passé des formes d'autochtonie sur les deux terrains principaux étudiés, Saint-Denis et Nanterre. Ces 51 enquêtés constituent les deux-tiers du corpus d'individus – ayant donné forme à la configuration artistique étudiée comme artistes, élus ou professionnels de la culture⁴ – avec lesquels j'ai mené des entretiens longs et répétés au cours de la recherche doctorale. D'autre part (et surtout), l'analyse s'appuie sur les observations et discussions informelles récoltées pendant l'enquête ethnographique dont j'ai rendu compte quotidiennement dans 25 journaux de terrain. Ethnographie et écriture étant intrinsèquement liées (Cefaï, 2014), ce travail de terrain a donné de nombreuses clés d'analyse en permettant d'encadrer les propos recueillis en entretien dans les réseaux locaux de sociabilité et d'interconnaissance (Geertz, 2003 ; Beaud et Weber,

⁴ Une grande partie du corpus d'enquêtés est constituée de personnalités publiques. Lorsque j'ai recours aux informations qui m'ont été confiées à titre personnel (récit biographique), j'ai modifié les noms (et éventuellement les professions). En revanche, quand je me réfère à des éléments qui sont de notoriété publique localement (œuvre d'art, politique publique, voire mise en scène de soi dans l'espace local), je conserverai les vrais noms par souci de clarté du propos (comment anonymiser un maire sans se livrer à de véritables circonvolutions ?) et par souci de ne pas contribuer à alimenter l'absence de reconnaissance dont pâtit une partie des enquêtés, les plus dominés (par exemple des artistes dont les œuvres sont encore peu reconnues).

2010). Durant trois ans, j'ai été quasiment omniprésente – ayant emménagé sur le terrain – lors des manifestations artistiques, mais également lors des moments de sociabilité ordinaires se déroulant dans l'espace public, le marché, les bistrot. Outre les enquêtes auprès de qui j'ai mené des entretiens, l'analyse s'étoffe aussi des discussions tenues avec quelques 200 personnes croisées fréquemment au cours du terrain (parfois rencontrées lors des terrains précédents) à propos desquelles j'ai consigné de nombreuses informations, anecdotes, mises en scène de soi dans l'espace local. Ces différents individus sont très présents dans l'espace local et constituent le groupe local – ou endocratie – étudié dans la suite de l'article.

Les quatre formes actuelles de l'autochtonie en banlieue historiquement rouge

L'autochtonie est une des formes que peut prendre l'appartenance locale. Elle est un mode spécifique d'articulation entre une identité personnelle, une position sociale et un groupe local, et s'actualise à travers des modalités spécifiques – entretenues de manière tant individuelle que collective. Aujourd'hui, dans la banlieue historiquement rouge n'ayant pas connu de rupture majeure au niveau de son personnel politique, j'ai mis au jour quatre formes largement héritières d'un encadrement communiste de la population : le « patriotisme de clocher », l'implication locale, des formes concrètes de sociabilité basées sur la convivialité et l'espace public, le fait de graviter autour du pouvoir local. Dans cette partie-ci, j'explicitai ce que recouvrent, au moment de l'enquête de terrain, ces quatre modalités – qui constituent aussi des normes appropriées par les membres de l'endocratie – permettant d'établir une frontière symbolique entre ceux « d'ici » et « les autres ». L'extrait d'entretien suivant donne à voir les quatre dimensions que recouvre actuellement l'autochtonie en *banlieue rouge*, autant qu'il montre combien l'ethnologue n'était pas encore familière avec ses manifestations au début de l'enquête de terrain :

Tout à l'heure tu parlais de Paul Éluard... À Saint-Denis, ville communiste... Les communistes, ils sont très attachés aux symboles. Et le truc, c'est qu'au niveau culturel, on est très, très attaché aux symboles à Saint-Denis. [...] D'un point de vue historique, **Saint-Denis c'est un ensemble majeur, on va dire, dans l'histoire de France. C'est pas pour rien qu'on a la Basilique et que c'est la nécropole des rois de France.** Y a le lycée Suger. Suger, il a participé à la construction, il est à l'origine, je crois, de la construction de la basilique et t'as le lycée Paul Eluard, c'est-à-dire mis sur le même plan tu vois. Paul Eluard, c'était un poète, résistant, etc. et du coup ça, on le revendique, parce que c'est revendiquer son histoire, revendiquer sa culture tu vois. Et donc d'un point de vue culturel, depuis Paul Eluard, y a une tradition des mots, on va dire même peut-être un peu avant, mais avec Paul Eluard, ça a pris beaucoup de sens tu vois. **On a eu Paul Éluard, on a eu Suprême NTM tu vois, ça aussi on le revendique fièrement parce que Suprême NTM a porté très, très**

haut les couleurs de Saint-Denis, même plus, de la Seine-Saint-Denis tu vois, c'est-à-dire le 9.3. [...] Et aujourd'hui Grand Corps Malade, tous ces artistes-là, tous ces poètes, c'est des symboles.

Mais qui est fier ?

Eh bah, dans la tradition on va dire dionysienne, c'est-à-dire à travers **les élus** tu vois **et ceux qui se revendiquent de la ville**, les dionysiens on va dire, **les dionysiens qui s'affirment en tant que dionysiens parce qu'il peut y avoir des dionysiens de passage, donc qui sont là, mais qu'en ont strictement rien à foutre de la ville** tu vois. Mais simplement **Saint-Denis c'est devenu une identité**, mais pas qu'à Saint-Denis, c'est-à-dire que cette idéologie-là, on la porte tellement qu'à l'extérieur de Saint-Denis et ce dans toute la France, Saint-Denis tout de suite c'est à part. C'est fascinant quand même. C'est-à-dire qu'on aime Saint-Denis ou qu'on déteste Saint-Denis tu vois, **on situe Saint-Denis à part**.

A part de quoi ?

Bah à part... Par exemple Saint-Denis c'est la ville où y a le plus de criminels ! [rire] Non mais ça, c'est pour ceux qui détestent Saint-Denis, à tort ou à raison. La plupart du temps quand on va dire ça, c'est à tort ! Mais Saint-Denis c'est une ville à part. [...] **Saint-Denis c'est une ville qui compte**. (Blaise, homme, né en 1981, artiste issu d'une famille de classe moyenne congolaise installée dans une cité HLM de Saint-Denis. Entretien réalisé en 2010).

Le « patriotisme de clocher »

Dans son étude portant sur l'implantation du communisme municipal à Bobigny dans les années 1920, Annie Fourcaut met au jour l'existence d'un « patriotisme de clocher à base de classe » (Fourcaut, 1986 : 196). Cette expression souligne que la conscience de classe et le sentiment d'appartenance locale se renforçaient alors mutuellement. Si la conscience de classe et le sentiment d'appartenance partisane ont largement disparu à partir des années 1980, en revanche le sentiment d'appartenance locale mâtiné de fierté – ou « patriotisme de clocher » – demeure. Ainsi tronquée, l'expression forgée par Annie Fourcaut demeure opératoire. Dans l'extrait d'entretien précédent, Blaise tient un discours laudatif vis-à-vis de sa ville, Saint-Denis. Ce type de discours est très largement repris parmi les enquêtés rencontrés qui font ainsi montre d'un fort « patriotisme de clocher » dès qu'ils en ont l'occasion.

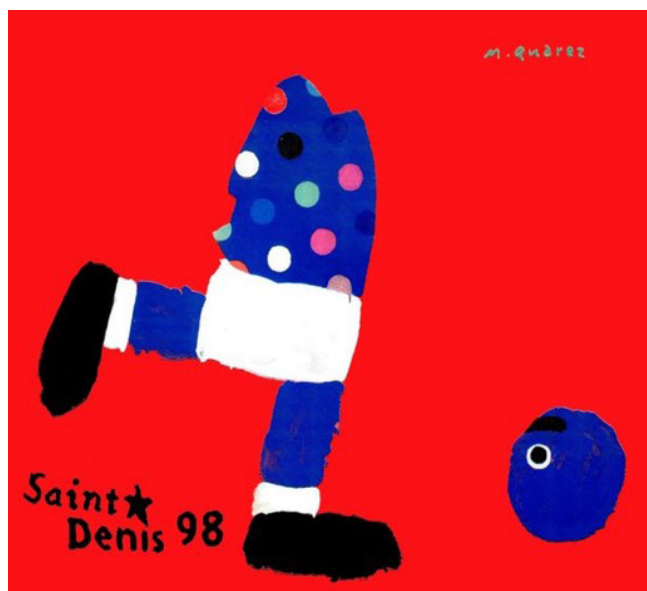
Le « patriotisme de clocher » est un « processus d'appropriation symbolique de l'identité locale » (Retière, 2003 : 126) consistant à mettre en avant les attributs exceptionnels de sa ville, qui rejaillissent sur chacun des membres de l'endocratie. Il s'agit de l'appropriation de ce que la ville a de notable : histoire, personnages connus, lieux et événements, caractéristiques sociologiques que les membres de l'endocratie « revendiquent » – comme étant dignes d'intérêt et comme étant à eux. Dans le discours de Blaise, Paul Eluard, NTM, Grand Corps Malade, la Basilique (où sont enterrés presque tous les rois de France) sont des objets d'une fierté

indissociablement collective et individuelle. Être dionysien, c'est « se revendiquer » de ces symboles. C'est affirmer qu'ils constituent un patrimoine majeur dans l'histoire de France et s'en sentir personnellement héritier. Comme le souligne Blaise, ces caractéristiques montrent qu'il appartient à un endroit « à part », « qui compte ». Elles sont convoquées dans son discours pour montrer que sa ville est à nulle autre pareille. On repère d'ailleurs presque une inversion dans la fierté dont il fait montre à propos de la Basilique : « c'est pas pour rien qu'on a la Basilique et que c'est la nécropole des rois de France ». Pour lui, la Basilique, nécropole des rois de France, est à Saint-Denis parce que cette ville est exceptionnelle et que ses habitants en sont dignes, la méritent. La fierté est première et elle cherche des objets démontrant son bien-fondé.

On observe également dans le discours de Blaise une appropriation, ambivalente, du discours dominant stigmatisant cet espace pour le déconstruire ou en tirer, malgré qu'il en ait, un peu de fierté. Ici, c'est le cas de l'insécurité, à Nanterre, c'est le cas avec une appropriation de la présence passée des bidonvilles. Comme l'explique Annie Fourcaut, le « patriotisme de clocher » permet de se serrer les coudes face à la stigmatisation ressentie d'appartenir à un espace caractérisé, hier comme aujourd'hui, par une « déclinaison des rejets » (Faure, 2003). Il trouve sa source dans le « rejet ambiant » et le « partage de la difficile condition banlieusarde » (Fourcaut, 1986 : 196). Cette fierté appuyée a une fonction de retournement de stigmatisme (Goffman, 1975). Dans l'extrait d'entretien précédent, Blaise se sert du « patriotisme de clocher » face à la domination sociale qu'il peut ressentir comme jeune poète noir, issu d'une banlieue stigmatisée : à Saint-Denis, il y a eu des poètes comme Paul Eluard, NTM ou Grand Corps Malade. Ce sera peut-être lui le prochain issu de ce « terreau ». Plus généralement, les enquêtés trouvent autant de raisons d'être fiers d'être « d'ici » qu'ils se sentent stigmatisés ailleurs, notamment dans l'espace médiatique ou politique : « on a appris à être fiers du 93, de notre département, parce qu'on nous a tellement pointé du doigt, tellement éreinté d'insultes » explicite un enquêté en entretien. Cette fierté a une fonction de réassurance sociale importante.

Le « patriotisme de clocher » est une composante essentielle de l'identité personnelle et collective. Il s'appuie sur une palette précise de symboles dans lesquels ceux « d'ici » se reconnaissent et puisent pour alimenter leur fierté et leur sentiment d'appartenance locale. C'est d'ailleurs un des rôles de l'art et des politiques artistiques dans cet espace d'entretenir ce sentiment d'appartenance locale à travers l'entretien des symboles permettant à des mêmes de se reconnaître :

Fig. 1 - Affiche de Michel Quarez lors de la Coupe du monde de football (1998)



Les symboles de l'autochtonie supposent de pouvoir être décryptés. L'endocratie le peut immédiatement, sans explication. La légende veut que Saint Denis ait été décapité et ait ensuite porté sa tête jusqu'à la Plaine Saint-Denis. L'image de Saint-Denis portant sa tête est récurrente dans l'iconographie de la ville. Sur cette affiche placardée sur les murs de la ville à l'occasion de la Coupe du monde de football de 1998, se déroulant en grande partie au Stade de France construit pour cette occasion, au lieu de porter sa tête, Saint Denis *shoote* dedans comme dans un ballon. L'artiste qui a réalisé cette affiche, Michel Quarez, est installé à Saint-Denis depuis les années 1970 et contribue régulièrement, à la demande de la municipalité, à entretenir les symboles de l'autochtonie. L'enjeu de cette affiche-ci (commandée par les élus) était de permettre à tous les habitants de la ville de se sentir partie prenante de cet événement sportif, y compris ceux qui ne rentreraient pas dans le Stade, d'où le recours aux symboles de l'autochtonie.

Le « 93 » est un autre symbole récurrent de l'appartenance locale pour les dionysiens, comme le souligne une anecdote racontée en entretien par Franck. Ce dernier est graffeur et découvre le *body painting* un soir alors qu'il regarde un film à la télévision. Il est émerveillé par les images qu'il voit, à base de calligraphie japonaise à laquelle le corps donne vie en se mouvant. Immédiatement, il veut faire la même chose :

Et j'avais des poscas [marqueurs utilisés pour faire des tags], ma nana elle était à côté de moi dans mon lit, tac, un gros 93 dans le dos et ça a commencé comme ça ! (Homme, né en 1973, artiste issu d'une famille populaire, monoparentale, originaire de la Sarthe et installée en cité HLM à Saint-Denis. Entretien réalisé en 2012).

La première chose qui vient à l'esprit de Franck est de dessiner « un gros 93 ». Ce symbole, source de stigmatisme et de fierté, alimente autant son identité personnelle que son art. On le voit, cette appartenance locale est mise en scène, voire elle est volontiers outrée. Comme dans l'extrait de journal de terrain suivant, les enquêtés savent qu'ils sont chauvins et en jouent :

À la fête de L'Humanité, je taquine un enquêté de Nanterre qui ne quitte le stand de sa ville qu'avec réticence. Le lendemain, il m'envoie ce texto démentant et confirmant la discussion de la veille : « j'ai fait le grand saut, l'aventure quoi... Je suis allé au stand de Rueil-Malmaison... manger une andouillette. » (Journal de terrain n°23, janvier-septembre 2013).

Elle n'en est pas moins profondément sincère et ancrée. C'est une composante essentielle de l'identité personnelle. Ainsi, les enquêtés rencontrés n'ont aucune envie de quitter leur ville : « pour aller où ? » me demande, un peu interloqué, un enquêté quand je lui demande s'il compte un jour quitter Saint-Denis. Grand Corps Malade⁵ explique en entretien qu'il ressent un vif agacement quand les journalistes lui demandent « et vous habitez encore Saint-Denis ?! », dont le ton incrédule sous-entend qu'avec la notoriété qu'il a, il doit gagner suffisamment bien sa vie pour quitter cet endroit quand même pas si fréquentable et pas si désirable.

⁵- Comme le souligne Blaise, Grand Corps Malade a grandi et vit toujours à Saint-Denis lors de l'enquête de terrain.

Implication dans sa ville

Visible dans le discours de Blaise, une autre norme de l'autochtonie est l'implication dans la vie de la ville. Être « d'ici » suppose de « ne pas en avoir strictement rien à foutre de la ville », ne pas être simplement « de passage », ne pas vivre ici comme on pourrait vivre ailleurs ou vivre ici parce qu'on ne peut pas vivre ailleurs⁶. L'autochtonie repose sur un investissement personnel des membres de l'endocratie pour que leur ville garde les atouts exceptionnels qu'ils lui prêtent. Il y a une injonction à œuvrer dans un souci de contrer le stigmate dont elle peut être l'objet, ainsi qu'à contribuer à entretenir le « patriotisme de clocher » et les formes concrètes de sociabilité que nous allons détailler ensuite. Ainsi, une bonne partie des membres de l'endocratie s'insèrent dans le tissu associatif local très dense. Une partie des enquêtés impliqués dans la configuration artistique entretiennent le sentiment d'appartenance locale à partir des outils institutionnels et artistiques dont ils disposent, comme dans le cas de Michel Quarez évoqué précédemment.

Une sociabilité locale basée sur la convivialité et l'espace public

Le sentiment d'appartenance locale transite par le fait de croiser et de saluer les personnalités locales dans l'espace public (rue, marché) ou accueillant du public (café du centre-ville). Être « d'ici », c'est connaître – et être reconnu par – ceux d'ici, que ce soit les édiles politiques, les « idiots du village », les artistes, les sportifs, les militants, les habitants investis, ceux qui n'en ont pas « rien à foutre de la ville ». Comme l'analyse Jean-Noël Retière, être « d'ici », c'est être intégré « dans les réseaux que fréquentent tous ceux qui auront fini par former la « communauté de référence » locale. La sociabilité, sous cet angle, est indissociable des modes de production identitaire » (Retière, 2003 : 132). Sur le terrain étudié, la sociabilité a effectivement une grande place en ce qu'elle permet au groupe local de se mettre en scène et de mettre en scène ses propres normes.

La sociabilité observée a en grande partie pour cadre l'espace public ou accueillant du public. Elle se donne à voir lors des interactions quotidiennes et, plus encore, lors des fêtes, manifestations artistiques, cérémonies politiques comme les *meetings* électoraux, les vœux du maire ou encore certaines luttes politiques menées localement. Ces moments deviennent en général des moments de convivialité où le plaisir de se retrouver finit par prendre le dessus : on rit, on s'embrasse, on blague, on discute – reléguant éventuellement au second plan le but initial du rassemblement. Ce type de sociabilité n'est pas feutré, mais extraverti⁷ – le niveau sonore allant généralement s'amplifiant, l'alcool aidant. L'extrait du journal de terrain suivant illustre ce type de sociabilité et montre également qu'elle peut être à la source de tensions avec les normes d'individus qui n'appartiennent pas au groupe local et qui goûtent peu ce mode de sociabilité :

⁶- Ce qui est le cas, par exemple, des habitants « transplantés » étudiés par Patrick Simon (Simon, 1997) et plus généralement de nombreux gentrificateurs (Collet, 2015).

⁷- Ainsi, un des codes locaux d'interaction consiste à s'arroger le droit de commenter à voix haute ce qui se passe dans la rue si l'on se trouve à côté de quelqu'un, y compris si on ne le connaît pas. Ce dernier écoute, éventuellement commente à son tour. Cela n'est localement pas considéré comme intrusif ou déplacé (comme l'est, par exemple, le fait de frôler quelqu'un ou de dévisager quelqu'un un peu trop longtemps).

Le Service Jeunesse de la ville de Saint-Denis a organisé un concert en plein air de Grand Corps Malade devant la Basilique. Je suis avec un groupe de jeunes dionysiens. Nous sommes debout, parmi les spectateurs assistant au concert. Nous nous sommes un peu éloignés de la scène pour pouvoir s'entendre discuter. A un moment, un petit vieux se retourne vers nous, l'air furieux pour nous demander de faire moins de bruit. Ceux autour de moi le regardent avec étonnement et sarcasme, comme s'il demandait quelque chose de complètement absurde et décalé, puis reprennent leur discussion, sans baisser le ton et non sans avoir auparavant ricané pour marquer leur désapprobation. Ils se sentent pleinement légitimes de discuter à bâtons rompus et fort : ils sont 'chez eux' quand lui doit être un 'parisien'. Ainsi concluent-ils l'incident. (Journal de terrain n°14, juin-octobre 2011).

Ce type de sociabilité extravertie, basé sur la convivialité et l'espace public (ou accueillant du public), est soutenu par les pouvoirs politiques en place. On observe, au cours du temps, palliant l'effritement de l'encadrement partisan, une prise en charge de cette sociabilité par les politiques Culture ou Jeunesse qui organisent des fêtes dans l'espace public à Saint-Denis ou des concerts dans les bars à Nanterre. Ces moments (organisés par des membres de l'endocratie travaillant dans ces services) sont pensés comme des moments culturels, mais aussi comme des supports de la sociabilité locale.

Néanmoins, les militants communistes ou proches sympathisants continuent aussi, et souvent de manière concrète, à assurer la perpétuation de ce type de sociabilité en en assurant la gestion pratique (monter, démonter, tenir les stands et faire la cuisine lors des fêtes) ou en ayant certaines pratiques quotidiennes locales comme aller toutes les semaines au marché et y rester un long moment à discuter ou aller au bistrot du coin plutôt qu'à Paris.

Graviter autour de la municipalité

Une dernière caractéristique était sous-jacente dans le discours de Blaise : dans les termes qu'il emploie, on observe un va-et-vient entre « les élus », « les communistes » et « on », « les dionysiens ». Cela renvoie à la « sociabilité fortement municipalisée » que décrit Jean-Noël Retière (2003 : 129). Les élus, dont les figures centrales sont effectivement issues du PCF au moment de l'enquête de terrain, sont eux aussi impliqués dans la vie de la ville. Ils sont omniprésents – et se doivent de l'être – dans la sociabilité locale. Ils habitent la ville, y font leur marché, ne manquent aucune fête et les membres de l'endocratie connaissent au moins de vue leur parentèle. Comme l'explique Annie Fourcaut, cela était une spécificité de la *banlieue rouge* :

Le maire, les élus, les militants communistes sont grâce à la multiplicité des associations et à la diversité de leurs manifestations, omniprésents dans la vie locale : ils président les fêtes, les bals, les défilés, sont en contact avec tous les secteurs de la population par le biais des associations spécialisées, ils apparaissent comme les ordonnateurs de tous ces divertissements.

(Fourcaut, 1986 : 159-160). La synthèse suivante, issue de plusieurs journaux de terrain, illustre le caractère « municipalisé » de la sociabilité locale :

Le maire de Saint-Denis est presque tous les samedi midi près du stand du poissonnier au petit marché de la Plaine où se trouvent immanquablement quelques bouteilles de vin blanc portugais et des militants ou sympathisants Front de gauche qui profitent de ce moment pour se retrouver et discuter. Il est aussi de toutes les fêtes en plein air et est à ces occasions comme un poisson dans l'eau. Dans ces moments de convivialité, je l'ai vu plusieurs fois avec son ample chemise en tissu africain, riant à gorge déployée, prenant bras dessus, bras dessous ses amis – et son univers amical se situe en majeure partie à Saint-Denis, au sein de ce groupe à base locale. C'est ainsi qu'il lui arrive de partir en vacances avec certains membres de l'endocratie, en plus de sa famille.

L'autochtonie implique de croiser les élus, de les saluer et d'être reconnus par eux – soi-même ou un membre de sa parentèle ou de sa bande d'amis proches, le cercle autour du pouvoir local est plus ou moins lâche.

L'évolution différenciée, entre Saint-Denis et Nanterre, de la place de l'autochtonie pour structurer la société locale souligne que son entretien repose en grande partie sur les élus.

Évolution différenciée du « cours » de l'autochtonie à Saint-Denis et à Nanterre

L'autochtonie est fragile dans cet espace. Son évolution contrastée entre Saint-Denis et Nanterre en rend compte : si l'on observe une résistance de l'autochtonie à Saint-Denis et un élargissement de son endocratie, on observe une obsolescence à Nanterre et un retrait de l'endocratie. Ces évolutions divergentes ont deux types d'explication. D'une part, les recompositions sociales affectant ces deux communes sont largement distinctes. A Nanterre, on observe l'installation dans la commune de nombreuses classes moyennes-supérieures liées au monde de l'entreprise. À Saint-Denis, l'évolution de la population montre un processus conjoint de paupérisation et d'installation de catégories moyennes-supérieures précaires ou artistes. Ces catégories ont des rapports différents à l'espace local et leur présence pèse sur la structuration de la société locale. D'autre part, pour qu'elle conserve son efficacité sociale, l'autochtonie dépend du « cours » local que les édiles politiques consentent à lui donner⁸. Ici, je discuterai cette deuxième dimension.

À Saint-Denis, un travail d'élargissement continu de l'endocratie a été mené par les élus depuis les années 1980 : la désindustrialisation accélérée a impliqué une recomposition des identités autour de l'appartenance locale alors que l'appartenance ouvrière était fortement mise à mal. Cet élargissement n'a pas été exclusivement indexé sur le lien partisan et se poursuit aujourd'hui auprès des habitants – y compris nouveaux – dont l'implication locale est reconnue. Le compte-rendu d'observation

⁸- Il existe d'autres formes d'autochtonie, non reconnues par les institutions locales et non caractérisées par la dimension « fortement municipalisée » soulignée, mais, dans la lignée des travaux de Retière et de Fourcaut et parce que cela était pertinent sur le terrain étudié, c'est la forme « municipalisée » qui est étudiée ici.

suisant montre le maintien d'une « sociabilité fortement municipalisée » à Saint-Denis et les ressorts de l'élargissement de son endocratie. La description a pour cadre la Fête des tulipes (2011), qui se tient chaque année au printemps dans le parc de la Légion d'honneur et combine spectacles d'arts de la rue et nombreux stands d'associations locales et de producteurs affiliés à la Confédération paysanne. Elle est gérée par le service Culturel de Saint-Denis.

Je repère ce que je nomme alors les 'tables du gratin local' (le maire passant en effet une bonne partie du week-end près de ces tables) – collées au stand du marchand de vin. Le dimanche soir, avec une amie vivant à Saint-Denis depuis toujours, avec qui j'avais sympathisé au cours des terrains précédents, nous sommes assises à manger du saucisson et à boire un verre de vin près de ces 'tables du gratin'. Jelil, professeur à Paris 8, joyeusement imbibé, nous fait des grands signes pour que nous le rejoignons à une de ces tables. À côté de lui, Didier Paillard, le maire, sirote tranquillement son petit verre de vin. D'abord, nous restons loin pour discuter un peu. Mais les premiers avertissements de la fermeture du parc se font entendre. La seule solution est d'aller à la table « du gratin » pour gagner un peu de temps et ne pas avoir à sortir du parc tout de suite. Jelil nous accueille avec plaisir. Le vin coule à flot. Une jeune femme qui tient un stand au marché de la Plaine vanne 'Didier' avec un langage direct, achète du vin avec son argent : 'c'est M. le maire qui offre'. Je discute aussi avec une femme qui vit à Saint-Denis depuis 15 ans, ayant quitté Paris pour une maison en brique du quartier Bel-Air afin de 's'agrandir' avec l'arrivée des enfants. Sa fierté (que partage le maire également qui prend part à la discussion à ce moment) est qu'avant, elle ne s'investissait pas dans la ville, mais avec l'arrivée des enfants, elle a monté une garderie dans son quartier pour garder les enfants avant l'école. Elle explique que cela correspondait à une vraie demande locale, que ce service public n'était pas assuré et qu'il permet de décharger les femmes. L'association a aujourd'hui deux salariés. La mairie a vu que cette démarche était 'sincère', alors elle a aidé. Elle est, elle aussi, tout feu tout flamme avec 'Didier', avec des démonstrations d'estime et d'affection réciproque. (Journal de terrain n°12, avril 2011).

À Saint-Denis, l'endocratie s'élargit au gré d'initiatives locales menées par des habitants, nouveaux comme anciens. La reconnaissance de l'implication locale repose sur les élus : c'est eux, *in fine*, qui consacrent l'entrée dans l'endocratie⁹. Comme le souligne Jean-Noël Retière, ce sont eux qui ont le pouvoir de muer cette implication locale en « ressource à haut rendement sur la scène locale » (Retière, 2003 : 139). Cet élargissement est quotidiennement entretenu grâce à l'intense sociabilité locale à laquelle participent les édiles politiques.

À Nanterre, l'endocratie est marquée par de nombreux inimitiés et conflits, parfois virulents. Le groupe à base locale était nettement plus structuré par le lien partisan. Se détacher du PCF revient ainsi à se détacher de ce groupe et de la

⁹ Au cours des années 2000, l'endocratie dionysienne s'est notamment élargie à une jeunesse socialisée au sein d'une contre-culture juvénile du hip-hop (Clech, 2016).

sociabilité précédemment décrite. J'ai observé un retrait progressif de l'endocratie depuis les années 1970, au gré des prises de distance politique. « Depuis que j'ai quitté Nanterre » dit, par exemple, une enquêtée vivant à Nanterre depuis l'enfance (et y vivant toujours au moment de l'entretien), mais s'étant éloignée du parti et des institutions culturelles locales où elle travaillait à partir de la fin des années 1980. C'est à cela qu'elle fait référence et, de fait, elle n'est pas présente dans l'espace public local. Cette décomposition du groupe local a aussi été accélérée au début des années 2000 avec la tuerie au conseil municipal. Un individu s'est introduit dans la salle du conseil et a tué plusieurs élus. Cet événement constitue un traumatisme énorme au sein de l'endocratie nanterrienne dont les membres ont perdu des proches. Certains sont partis pour « sauver leur peau » (de la dépression). Ceux qui sont restés ont trouvé du réconfort au sein de petits groupes de proches (famille, quelques amis). On observe à ce moment une certaine montée en puissance de la « vie privée » (Schwartz, 1990) au détriment des formes de sociabilité autochtones précédemment décrites.

En outre, à partir des années 2000, en cherchant à se débarrasser du lien partisan, les principaux élus dirigeant la ville ont progressivement entraîné une dévaluation locale du « cours » de l'autochtonie. Dans l'extrait du journal de terrain suivant, on voit que les formes de sociabilité locale ne sont plus entretenues par les principaux édiles politiques. Cette description a pour cadre Parade(s), festival du cirque et des arts de la rue se déroulant dans le centre-ville historique de Nanterre (2012) :

Le samedi après-midi, jusqu'à 19h, la Directrice du Service Culturel sert de guide au maire. Ce dernier est en costume gris brillant et une longue écharpe blanche lui descend des épaules – ce qui lui donne un aspect « dandy ». Il se promène dans les rues du centre-ville avec une armée de collaborateurs de son cabinet, chargés de gérer les habitants venant lui quémander qui un logement, qui un travail, qui un entretien, notant leur nom sur un carnet et « on verra ce qu'on peut faire, je ne vous promets rien ». Je suis ainsi reçue de manière froide et guindée, me heurtant à sa garde rapprochée. La Directrice de la Culture est censée l'accompagner pour l'emmener voir des spectacles et les lui présenter. Mais les élections législatives approchant, le maire est rejoint par la députée et ils ont principalement serré des mains, de manière très formelle. Le temps d'arriver au spectacle, c'était fini. Néanmoins, ce rôle était honorifique pour la Directrice de la Culture qui devait quand même le tenir et rester à ses côtés. Comme lui, elle devait incarner sa fonction et non vivre la fête avec ses amis qui l'ont attendue une bonne partie de la journée (Journal de terrain n^{os} 20 et 21, mai-juin 2012).

À Nanterre, il y a une mise en scène de la coupure entre les professionnels de la politique et les profanes, visible dans l'*hexis* du maire – que rend plus saillante la comparaison avec les descriptions précédentes ayant pour cadre Saint-Denis.

L'analyse de la diffusion de ragots montre également la coupure entre les élus et les membres de l'endocratie. Ce n'est pas la véracité du ragot – largement repris au sein de l'endocratie nanterrienne – qui importe, mais la fonction qu'il occupe. Il vise

à discréditer le petit noyau dirigeant qui aurait fait interdire la projection-débat du film *Notre monde* de Thomas Lacoste au cinéma Les Lumières subventionné par la municipalité. Cette projection avait été proposée par un vieil opposant communiste. Le directeur du cinéma se serait montré enthousiaste à l'idée de projeter ce film, mais quelques jours après il aurait été obligé de rappeler son interlocuteur pour expliquer qu'« on » lui a dit de ne pas le faire. Ce qui compte ici est de voir la fin du caractère « municipalisé » de l'endocratie à Nanterre : le ragot remplace la capacité à agir, à s'impliquer dans sa ville.

En l'absence d'un travail d'élargissement mené par les édiles, on observe une rétraction progressive de l'endocratie autour des parentèles établies localement de longue date ou d'individus proches du PCF¹⁰. La dévaluation de l'autochtonie opérée par les élus passe aussi par l'hégémonie progressive que prend le critère de la « compétence » au sein des institutions politiques ou administratives locales. C'est notamment le cas pour le recrutement du personnel en charges des politiques culturelles avec, à Nanterre, une moindre prise en charge des formes de l'autochtonie par les politiques publiques locales (d'où une iconographie moins développée à Nanterre qu'à Saint-Denis).

Autochtonie et altérité sociale

Être de Saint-Denis ou de Nanterre, selon les quatre normes de l'autochtonie présentées, constitue une identité centrale, presque primordiale, pour les membres de l'endocratie. On observe une certaine essentialisation des caractéristiques des uns et des autres selon leur appartenance locale. Celle-ci est une grille de lecture spontanément convoquée par les enquêtés pour expliquer et rendre intelligibles les discours et les pratiques (« t'es bien de Saint-Denis toi »). Pour les membres de l'endocratie, être « d'ici » est une ligne de clivage centrale permettant de distinguer les mêmes des autres. L'appartenance locale compte avant toute autre appartenance – y compris de classe. L'enjeu de cette partie est d'explorer comment s'articulent autochtonie et rapports sociaux de classe¹¹. Quels sont les contours sociaux du groupe à base locale qu'est l'endocratie ?

Un espace des interactions locales caractérisé par une altérité sociale

Comme le souligne E-ko dans l'extrait d'entretien ouvrant l'article, l'autochtonie rassemble des individus issus des « hautes sphères » politico-administratives et des « jeunes » banlieusards issus de l'immigration. Lui qui, jeune artiste, ressent une domination dans de nombreuses institutions culturelles où il expérimente le fait d'être remis à sa place (subalterne), il se sent pris au sérieux et soutenu par le Conseil général de la Seine-Saint-Denis – ce qu'il met sur le compte de la commune appartenance à un espace stigmatisé, le 93. Ici, j'analyserai la place des interactions locales qui contribuent effectivement à remettre en cause la domination sociale. Qu'elles aient pour cadre l'espace physique urbain ou l'espace non-matériel comme les journaux ou blogs locaux, ces interactions dessinent un groupe concret d'interconnaissance qui rassemble des individus issus des classes moyennes et populaires.

¹⁰- Ainsi, par exemple, à Nanterre, on n'observe aucune intégration de la jeunesse issue de la contre-culture juvénile du hip-hop au sein de l'endocratie.

¹¹- L'articulation entre autochtonie et rapports sociaux de race sera analysée dans un autre article.

Le « portrait » suivant permet de saisir le rapport à l'altérité sociale qui a cours au sein de l'endocratie. Il s'agit du portrait de Ludo publié dans le *Journal de Saint-Denis*, hebdomadaire local. Ces portraits de personnalités locales, publiés chaque semaine, constituent un travail de mise en scène de l'endocratie, mais aussi de repérage précédent un possible élargissement :

« **Ludo / Les bons tuyaux** »

Portrait rédigé par Aurélien Soucheyre et publié le 20 mars 2014¹²

Il sait tout sur tout et assiste au moindre événement. Une manif, un incendie, une canalisation qui pète, une réunion publique spontanée ? Ludo arrive en premier et connaît tous les détails. Mais qui es-tu Ludo ? [...]

Ludo est né d'une mère bretonne [...] et d'un père kabyle et maçon. Il est arrivé ici à 5 ans [...]. 'Personne ne misait jamais sur moi. Les profs me disaient de tenir les murs. Je suis parti en internat, puis j'ai été dans la 1^{ère} promotion de l'école de la 2^e chance à La Courneuve.' [...]

Autodidacte revendiqué, il enchaîne les boulots : sécurité, préparateur de commande chez UPS, *roadie* à Solidays et au Stade de France... Il s'adapte, avec une préférence pour l'audiovisuel. 'Mon premier employeur, ça a été la Ville en tant que vacataire au service jeunesse. Je nettoiais les tentes de camping. Après, j'ai eu d'autres missions. De la manutention et de la com pour des spectacles de la Ligne 13 [salle de spectacle dépendant du service Jeunesse] et de la vie culturelle. On m'a fait confiance. Ça m'a touché.' Il enchaîne sur sa ville.[...]

'Ici, on a le sens du partage. On n'est pas des traîtres. On mange des pâtes à dix plutôt que du caviar tout seul'. Sa voix s'est élevée. Elle redevient douce, comme si de rien n'était. 'Moi j'aime les gens. On a tous le sang rouge tu vois...'

Des projets ? 'Je ferai bien un journal. Avec les bons conseils et bons tuyaux de Ludo. Si je mets tout ce que je sais ça va faire un best-seller !' Mais ce qui l'intéresse surtout, en ce moment, ce sont les maraudes sociales qu'il a découvertes avec le Secours islamique. 'Je parlais avec des SDF et ils sont venus les aider. Je suis pas musulman mais on est tous les mêmes. C'est important de combattre la misère.' Sacré Ludo.

Ce portrait a été écrit par le petit-fils d'un haut dignitaire communiste dionysien. Ce dernier appartient aux familles établies de longue date à Saint-Denis et issues du monde partisan. Il a trouvé du travail à Saint-Denis même, dans le journal local où il contribue à alimenter la rubrique des portraits de personnalités locales. La publication de ces portraits est une occasion de mettre en lumière ceux « d'ici », d'affirmer les normes de l'endocratie : la fierté de sa ville, le sens de la solidarité et l'implication locale *quelles que soient les origines sociales des uns et des autres*.

¹²- En ligne. URL : <http://www.lejsd.com/index.php?s=21&r=22039>

Ce portrait montre en effet que Ludo appartient aux classes populaires contemporaines. Dépourvu de capital économique comme de capital culturel certifié par la possession de diplôme (Bourdieu, 1979b), son capital d'autochtonie lui a permis d'accéder à des emplois locaux, certes subalternes, mais lui permettant de vivre et d'avoir une place dans la société locale. Ludo fait partie des personnalités locales, au même titre que les élus, les sportifs, les artistes, les militants associatifs et autres habitants ayant leur portrait dans le journal local.

À Saint-Denis, tous les membres de l'endocratie savent qui est Ludo – que Grand Corps Malade surnomme la « cerise sur le ghetto » dans l'une de ses chansons. Dans ce texte, il explique que depuis sa fenêtre, celui qu'il voit le plus, c'est Ludo. Et de fait, pendant l'enquête de terrain, j'ai pu constater son omniprésence. Dès qu'il se passe quelque chose dans l'espace public ou accueillant du public, Ludo est là. Il commente et donne des coups de main :

Pour l'ouverture des manifestations artistiques d'« Enfin Mai ! » organisées par le Service Culturel de la ville et par un collectif d'artistes dionysiens, des tables et des chaises ont été installées dans un passage du centre-ville, près du local du collectif. Des bouteilles de vin et des cubis sont posés dessus, laissés en libre accès aux présents et aux passants. Un barbecue est allumé, où des merguez rôtissent. C'est la mairie qui régale et c'est Ludo qui met la sauce souhaitée dans le pain. (Journal de terrain n°20, mai-juin 2012).

Ludo discute avec qui veut bien. Il raconte où il en est dans la vie : son travail (il ne fait jamais la même chose), sa famille, sa santé. Il s'adresse à la cantonade quand il s'en va – même en des occasions formelles comme des *meetings* politiques. Il est « chez lui », il peut bien dire qu'il est fatigué et faire tonner un « au revoir tout le monde, je suis crevé » en plein *meeting* électoral.

Ludo est décédé en décembre 2017. Il était âgé d'une petite trentaine d'années. Son corps sans vie a été retrouvé de manière très symbolique au sein du bâtiment administratif jouxtant la mairie de Saint-Denis. Sa mort a profondément ému les membres de l'endocratie, à tel point que l'onde de choc de sa mort est parvenue jusqu'à moi alors que j'étais très loin de Saint-Denis depuis un an et demi. Plusieurs enquêtés m'ont écrit à ce moment pour me prévenir de son décès. La tristesse affleurait dans leurs mails. La municipalité a organisé un hommage en son honneur, dont il reste un graff peint le long du canal Saint-Denis.



Fig. 2 - Graff collectif en hommage à Ludo
(canal Saint-Denis, décembre 2017)

Le cas détaillé montre qu'au sein de l'endocratie, tous les membres comptent autant, quelles que soient leurs origines sociales. Tous appartiennent à la même société locale, à laquelle les multiples interactions locales donnent forme, tout en assurant la perpétuation. L'intense sociabilité locale rassemble fréquemment les membres de l'endocratie qui ont de nombreuses occasions d'interagir les uns avec les autres. Cela permet à des individus qui, autrement, ne se seraient pas fréquentés de se côtoyer fréquemment et de s'acculturer partiellement à des normes locales communes. Les quatre normes de l'autochtonie présentée précédemment sont centrales, mais il y a aussi des codes de conduite permettant immédiatement de repérer les mêmes et les autres. Parmi ceux-là, il y a précisément la capacité à interagir avec des individus qui ne sont pas issus des mêmes catégories sociales – la manière d'interagir étant très située socialement. Faire partie de l'endocratie, c'est apprendre à ne pas ricaner des « bizarreries » des uns et des autres et élargir ses codes d'interaction. Pour rendre compte de cela, je vais faire part d'une expérience de l'ethnologue, synthétisant des notes issues de nombreux journaux de terrain – la compréhension ethnographique passant autant par l'observation des « indigènes » que par un travail d'introspection (Baszanger et Dodier, 1997 ; Naepels, 2012 ; Bensa, 2008).

Rabah est une des personnalités de Saint-Denis. Il déclamait des poésies sur les terrasses des cafés avant de se professionnaliser progressivement comme comédien. Lui aussi est omniprésent dans l'espace local. Il parle fort, râle, peut se montrer grossier contre ceux qui s'énervent contre lui – et il énerve d'ailleurs souvent. Il a un ton rauque, a souvent vaguement l'air de vouloir en découdre¹³. J'ai eu un peu de mal à savoir comment me comporter avec lui tant ses codes de comportements étaient initialement loin des miens. Par exemple, un jour que j'écrivais dans mon journal de terrain dans un café du centre-ville de Saint-Denis, Rabah passe et me lance de sa grosse voix : « Salut

¹³- Ce ton est un code d'interaction locale à savoir maîtriser : lors de certaines interactions, le ton peut être très sec, voire adopter une posture agonistique, c'est-à-dire de défi, ce qui peut éventuellement « monter » à tel point qu'il faille en venir aux mains (même si, en général, l'interaction s'arrête avant car il convient de savoir faire retomber rapidement la tension).

beauté tu sais écrire ? ». Il me montre le livre de Franz Fanon qu'il tient en main. « Et toi tu sais lire ? » répliquais-je vaguement sur la défensive, tout en trouvant cette remarque pas très sympathique, me demandant immédiatement comment il va réagir. Il ne relève pas, « c'est une commande » me répond-il sibyllin avant de ressortir tout aussi brusquement du café car il avait gardé une cigarette allumée aux lèvres.

J'ai progressivement réussi à me débarrasser de l'espèce de condescendance dans laquelle je me retranchais, ne sachant bien comment interagir avec lui. Au cours du terrain, j'ai su discuter avec lui, l'écouter, lui parler de moi, le taquiner, le remettre à sa place, lui témoigner de l'affection. Bref me comporter « normalement » sans être gênée, sachant où est la provocation, où est la sincérité. J'ai progressivement découvert et pris au sérieux sa passion pour la poésie et les mots lui qui, d'origine populaire et kabyle, ne se sentait pas d'emblée légitime à entrer dans ce monde. C'est ainsi, qu'un jour, il me fait ce compliment : « t'es humble toi, pas comme eux » et de me désigner des nouveaux habitants genre artistes qu'il jugeait plein d'arrogance, sûrs d'eux avec leurs normes « pas d'ici ».

À ce moment, j'ai compris qu'être « d'ici », selon les valeurs qui ont cours au sein de l'endocratie, c'est « être humble », c'est-à-dire se sentir l'égal y compris de ceux qui, socialement, occupent une position sociale distincte. Être « d'ici », c'est maîtriser des codes d'interactions et de conduites plus variés que ceux que l'on a « naturellement » quand on laisse agir les affinités d'*habitus*¹⁴ (Bourdieu, 1979a). Cela s'apprend, au gré d'une socialisation territoriale – que permet notamment l'intense sociabilité locale. Ces codes de conduite font partie des éléments pour reconnaître quelqu'un « d'ici », appartenant au groupe des « établis » (Elias et Scotson, 1997) et qui, comme dans le cas de Rabah, peuvent se sentir menacés par d'autres codes d'« *outsiders* » possédant une forte assurance.

L'autochtonie est un ressort permettant la constitution d'un groupe local socialement diversifié, rassemblant des individus qui ne se ressemblent pas socialement. L'endocratie rassemble des individus issus des classes moyennes et des classes populaires, partageant des normes et des manières d'être communes. Ces dernières sont à l'origine d'affinités qui ne sont pas des affinités d'*habitus*. Cette caractéristique sociale du groupe à base locale est particulièrement importante à souligner d'autant plus qu'elle est atypique.

L'étude diachronique des trajectoires biographiques des enquêtés impliqués dans la configuration artistique locale a montré l'émergence d'une « société des individus » (Elias, 1991). Au cours du temps, la *banlieue rouge* est caractérisée par une diminution de la dimension structurante des collectifs¹⁵ et par une juxtaposition de petits groupes d'interconnaissance basés sur des affinités d'*habitus*. Au sein de ces collectifs, les rapports sociaux dominants dans la société ont fini par s'imposer –

¹⁴- Ce terme renvoie au fait que les affinités entre individus reposent sur l'homologie de la position occupée au sein de l'espace social car cette dernière permet le partage de visions du monde, de goûts, d'ethos ou manières d'être (manière de parler, de tenir son corps, etc.) similaires.

¹⁵- J'ai plus particulièrement étudié la diminution de la place du collectif partisan (communiste) et d'une contre-culture juvénile du hip-hop au sein de laquelle de nombreux jeunes se sont investis pendant leur adolescence (Clech, 2016). Au cours de leur ascension sociale, ces enquêtés se détachent des collectifs dont ils sont issus.

parmi ceux-là, les rapports sociaux de classe étant, bien qu'en général peu pensés, le plus petit dénominateur commun permettant d'expliquer les liens qui se tissent entre les enquêtés. Autrement dit, si le sentiment d'appartenance de classe a largement disparu, les rapports sociaux de classe, eux, n'ont pas disparu et sont structurants pour comprendre les relations entre enquêtés (amitiés, inimitiés). Dans ce contexte, l'enquête ethnographique a montré qu'à la question « qu'est-ce qui fait groupe aujourd'hui en *banlieue rouge* ? », l'appartenance locale est une des seules composantes de l'identité qui parvient à fédérer plus largement que ces petits groupes d'interconnaissance basés sur des affinités d'*habitus*.

C'est autour du terme « populaire » que les membres de l'endocratie se fédèrent (« Nanterre, une ville mieux populaire » affirme explicitement la devise de la ville). Aujourd'hui, l'usage local de ce terme ne renvoie pas à sa définition classiste, mais justement à l'idée de regrouper divers groupes sociaux locaux. Le texte écrit par Ami Karim (slameur) et déclamé à l'occasion de l'inauguration des archives nationales à Pierrefitte en rend compte :

Ça [cet espace] crée aussi des hommes qui survivront aux bidonvilles, des ouvriers aux doigts calleux, aux rides profondes, indélébiles et puis des journalistes, des commerçants, des artistes, des avocats. C'est peut-être un petit peu prétentieux, mais y a que chez nous qu'on trouve tout ça.

Localement, le terme « populaire » est ainsi redéfini en suivant les contours actuels de l'endocratie.

Une remise en cause de la domination sociale limitée

Le capital d'autochtonie remet en cause la domination sociale dans l'espace des interactions locales. Il a ses propres logiques d'inclusion et d'exclusion, de définition du même et de l'autre. Néanmoins, celles-ci ne sont pas totalement indépendantes des rapports de classe. On peut repérer cette imposition à deux niveaux.

Comme dans le cas de Ludo évoqué précédemment, la possession d'un capital d'autochtonie peut constituer un filet de protection sociale pour des individus issus des classes populaires vulnérables. La ville de Saint-Denis a donné son premier travail à Ludo et l'a employé régulièrement depuis lors. Néanmoins, on observe une large obsolescence de l'autochtonie comme « capital du petit peuple intégré ». S'il permet quelques trajectoires de mobilité sociale, celles-ci sont marginales et restent marquées du sceau de l'incertitude (Clech, 2016). En outre, il existe une hiérarchie au sein de l'endocratie pour accéder aux postes de pouvoir locaux. Si faire partie de l'endocratie revient à considérer que tous ses membres comptent autant, tous n'occupent néanmoins pas une place interchangeable. En *banlieue rouge* comme ailleurs, la hiérarchie locale se cale de plus en plus sur la possession d'autres types de capitaux, notamment la possession de diplômes (Retière, 2003). La notion de « compétence », qui tend à devenir hégémonique localement¹⁶, a ainsi comme effet

¹⁶- Cette « obsession de la compétence » (Retière, op. cit. : 138) avait déjà été mise au jour par Retière. Sa montée en puissance se confirme sur ce terrain également où elle a un statut ambivalent car elle a pu être favorisée pour dévaluer les ressources militantes et court-circuiter les instances partisanes par des individus cherchant à s'autonomiser du lien partisan.

principal d'exclure les individus d'extraction populaire des postes de pouvoir (quand, jusqu'aux années 1980, nombreux étaient les membres de l'endocratie d'extraction populaire qui s'y formaient sur le tas).

La deuxième dimension concerne l'élargissement du groupe à base locale. Avec le capital d'autochtonie se joue la possibilité de se faire *confiance*. Il permet de resituer les individus dans une lignée familiale, dans des liens de voisinages ou scolaires, dans une mémoire collective locale, dans le partage de valeurs et de normes communes. Quand on peut situer les individus ainsi, il n'y a pas d'« embrouille » possible. Sinon, on n'est jamais complètement certain de la sincérité et des desseins de l'autre. L'autochtonie permet de donner du crédit. L'enquête ethnographique montre que les individus d'extraction populaire peuvent acquérir un capital d'autochtonie s'ils ont un ancrage local depuis l'enfance ou la jeunesse. Sinon, il est difficile pour les individus d'extraction populaire d'intégrer l'endocratie.

En contrepoint, j'ai étudié la trajectoire d'Éric. Cet enquêté est issu d'une famille populaire, monoparentale et antillaise. Il a grandi dans une cité HLM d'une autre commune de la banlieue parisienne et est venu s'installer à Saint-Denis à l'âge adulte avec sa compagne. En arrivant à Saint-Denis, il entend s'investir dans sa nouvelle ville comme il l'explique en entretien : « C'était impensable de rester à Saint-Denis sans rien faire le dimanche, juste faire le marché ».

Il veut organiser des événements culturels autour du hip-hop. Il rencontre des associations et des services municipaux, mais ça ne prend pas alors que ça avait plutôt bien commencé. Il a un stigmate important : il n'est pas d'ici. « On sait même pas d'où il vient » souligne, à son égard, une enquêtée issue des classes populaires. Pour s'intégrer au groupe des habitants dont l'implication locale est reconnue, les individus issus des classes populaires, qui en plus, comme Eric, ont incorporé un *ethos* agonistique (« parler mal » et développer une sorte de « paranoïa sociale » tant il a peur de se faire rouler) doivent avoir grandi « ici ». Sinon, on ne lui fait pas confiance. Or, cette confiance est centrale car n'ayant pas de ressources propres (financières et logistiques notamment), il est très demandeur et dépendant des ressources locales. Pendant l'enquête de terrain, Éric ne parvient pas à faire reconnaître son implication locale. Il ne parvient pas à intégrer l'endocratie.

Pour les nouveaux arrivants des classes moyennes, il existe d'autres moyens d'objectiver la confiance (ils possèdent des ressources propres pour monter des projets en mobilisant un réseau de pairs basé sur des « liens faibles » comme dans le cas que nous avons vu précédemment à propos de la garderie). Ils intègrent plus facilement l'endocratie. L'autochtonie est ainsi, aujourd'hui, en *banlieue rouge*, davantage le capital d'une classe moyenne établie.

Conclusion

Dans la banlieue historiquement communiste, l'autochtonie repose aujourd'hui sur un type de discours produit sur sa ville – relevant du « patriotisme de clocher », ainsi que sur un mode de vie spécifique – basé sur une implication locale, une sociabilité extravertie, une certaine (re)connaissance des élus. Vision du monde et style de vie sont collectivement entretenus et sont à la source d'un puissant sentiment d'appartenance locale. Ces quatre formes actuelles de l'autochtonie sont en partie issues de l'héritage communiste et, avec l'affaiblissement de l'encadrement partisan, ont été prises en charge par d'autres institutions comme les politiques Culturelle ou Jeunesse.

En dépit des limites soulignées, l'enquête ethnographique a montré que l'autochtonie a des conséquences importantes sur la structuration de la société locale. J'ai montré que le partage d'une identité locale et des normes de l'autochtonie permet de rassembler, dans l'espace des interactions locales, des individus aux caractéristiques sociales divergentes. L'endocratie rassemble des individus issus des classes moyennes et populaires qui partagent des normes, des codes de conduite, des espaces de sociabilité communs. L'intense socialisation territoriale locale permet aux uns et aux autres de s'approprier des manières d'être et des représentations plus amples que celles issues de leur socialisation de classe. En cela, l'autochtonie introduit un certain jeu dans les rapports de classe dominants. Néanmoins, cette remise en cause est limitée. Le capital d'autochtonie est aujourd'hui, en banlieue héritière d'une gestion communiste, moins le « capital du petit peuple intégré » que celui des classes moyennes établies. J'ai montré que si les individus issus des classes populaires font pleinement partie de l'espace des interactions et des personnalités locales, ils occupent aujourd'hui une position subalterne, voire ne parviennent pas à intégrer l'endocratie quand ils viennent d'ailleurs.

En outre, l'efficacité sociale de l'autochtonie est indexée sur le « cours » que lui donnent les principaux élus locaux. En cela, Saint-Denis et Nanterre divergent fortement. Si l'autochtonie résiste à Saint-Denis, à Nanterre ce mode de structuration de la société locale est largement concurrencé par d'autres logiques sociales. L'autochtonie dépend en partie des choix politiques qui sont faits d'alignement ou non sur les normes dominantes (notamment d'acceptation de l'hégémonie de la notion de « compétence »).

L'existence des normes de l'autochtonie et du groupe à base locale veillant à son application est donc fragile. Au moment de l'enquête de terrain (2009-2014), ce groupe était certes largement minoritaire en termes d'effectif, mais il donnait toujours « le ton » localement (Chamboredon et Lemaire, 1970) – y compris en œuvrant pour le maintien des municipalités dans le giron du Front de gauche. Mais pour combien de temps encore ?

Références bibliographiques

Baszanger I. et Dodier N.,

1997, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 38/1 : 37-66.

Beaud S. et Weber F.,

2010, *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte.

Bensa A.,

2008, « Remarques sur les politiques de l'intersubjectivité » in Fassin D. et Bensa A. (dir.), *Les politiques de l'enquête. Epreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte : 323-328.

Bellanger E.,

2013, « Le 'communisme municipal' ou le réformisme officieux en banlieue rouge » in Bellanger E. et Mischi J. (dir.), *Les territoires du communisme. Élus locaux, politiques publiques et sociabilités militantes*, Paris, Armand Colin : 27-52.

Bourdieu P.,

1979a, *La distinction*, Paris, Éditions de Minuit.

Bourdieu P.,

1979b, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 30 : 3-6.

Braconnier C. et Dormagen J.-Y.,

2007, *La démocratie de l'abstention. Aux origines de la démobilisation électorale en milieu populaire*, Paris, Gallimard.

Bruneau I. et Renahy N.,

2012, « Une petite bourgeoisie au pouvoir. Sur le renouvellement des élus en milieu rural », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 191-192 : 48-67.

Cefaï D.,

2016, « L'enquête ethnographique comme écriture, l'écriture ethnographique comme enquête » in Milliti I. (dir.), *La fabrique du sens. Ecrire en sciences sociales*, Paris, Riveneuve Éditions/IRMC.

Chamboredon J.-C. et Lemaire M.,

1970, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 11 : 3-33.

Clech P.,

2015, *Engagement et mobilité sociale par la culture. Études de trois configurations politiques et artistiques en banlieue rouge (1960-2014)*, Paris, Institut d'études politiques. Thèse de doctorat.

2016, « Mobilités sociales et rapport au pouvoir institutionnel : une élite du hip-hop en banlieue rouge », *Politix*, 114/2 : 149-175.

Collet A.,

2015, *Rester bourgeois. Les quartiers populaires, nouveaux chantiers de la distinction*, Paris, La Découverte.

Costil M.,

2016, *Saint-Denis face au défi de l'habitat insalubre : enjeux et politiques publiques*, Saint-Denis, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis. Thèse de doctorat.

- Elias N.**,
1991, *La société des individus*, Paris, Fayard.
- Elias N. et Scotson J.**,
1997, *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard.
- Faure A.**,
2003, « Un faubourg, des banlieues, ou la déclinaison du rejet », *Genèse*, 51 : 48-69.
- Fourcaut A.**,
1986, *Bobigny, banlieue rouge*, Paris, Éditions ouvrières/Presses de la FNSP.
- Geertz C.**,
2003, *Le souk de Sefrou. Sur l'économie du bazar*, Paris, Éditions Bouchène.
- Goffman E.**,
1975, *Stigmate*, Paris, Éditions de Minuit.
- Naepels M.**,
2012, « L'épiement sans trêve et la curiosité de tout », *L'Homme*, 203-204 : 77-102.
- Renahy N.**,
2010a, « Classes populaires et capital d'autochtonie. Genèse et usages d'une notion », *Regards sociologiques*, 40 : 9-26.
2010b, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte.
- Retière J.-N.**,
2003, « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, 63 : 121-143.
- Schwartz O.**,
1990, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF.
- Simon P.**,
1997, « Les usages sociaux de la rue dans un quartier cosmopolite », *Espaces et sociétés*, 90/2 : 43-68.
- Tissot S.**,
2010, « De l'usage de la notion de capital d'autochtonie dans l'étude des catégories supérieures », *Regards sociologiques*, 40 : 99-109.
- Wagner A.-C.**,
2010, « Le jeu de la mobilité et de l'autochtonie au sein des classes supérieures », *Regards sociologiques*, 40 : 89-98.